

Dr Jean-Philippe Rondier*

* Service de psychiatrie, Hôpital Percy, 101, avenue Henri-Barbusse, BP 406, F-92141 Clamart Cedex. Courriel : s.rondier@voila.fr
Reçu mars 2008, accepté mai 2008

Romain Gary et les femmes

Un appétit insatiable, un discours contradictoire

Résumé

Combattant héroïque de la France libre, diplomate brillant, écrivain reconnu et lauréat à deux reprises du prix Goncourt, Romain Gary, dans sa trajectoire, a répondu aux prédictions, imprécations que sa mère lui asséna dès son plus jeune âge. Il indique néanmoins : *"Pour moi, cela a plutôt été un fardeau de devoir me frayer une vie entre des mots aussi lourds"*. Nous nous attachons à saisir la dynamique de ce personnage complexe, protéiforme, par l'un de ses aspects saillant et méconnu : celui de la relation de Gary avec les femmes. Il pratiquait une sexualité compulsive, mue par l'impériosité d'un besoin et privilégiant des rapports anonymes. Le recours répétitif à la sensation – sexuelle – pour apaiser un sentiment de malaise interne confère à sa sexualité un caractère addictif. Il produit à ce sujet un discours dont on repère les mécanismes pervers.

Mots-clés

Addiction – Sexualité compulsive – Perversion.

Auteur protéiforme, changeant d'apparence, de langue et de nom, glissant sans ambages d'une identité à l'autre, se mettant à l'exact diapason de son interlocuteur, celui-ci fût-il ambassadeur ou clochard, Romain Gary, à la personnalité kaléidoscopique, est un séducteur aux prestigieuses conquêtes féminines, telle l'actrice Jean Seberg. Au-delà de la séduction, un aspect de la personnalité de Gary est moins connu. Il s'agit du caractère compulsif de sa sexualité. Cela est d'autant moins connu qu'il n'en fit jamais état dans aucun de ses textes qu'ils soient romanesques ou autobiographiques. Au contraire, avec une capacité à vivre les contradictions, il se fait, comme dans cet entretien avec Pierre Spiriou pour le *Figaro littéraire*, le zélote du couple : *"Le couple, l'homme et la femme, traverse une sorte de période d'oubli et de négation, alors que rien*

Summary

Romain Gary, a craving for women, a conflicting discourse

A heroic fighter of the Free France, successful diplomat, recognized as a great writer and twice a Goncourt prize-winner, Romain Gary, in his trajectory, answered to the maternal imprecations from his earliest years. He nonetheless says: *"For me, it rather was a burden to have to go through such heavy words to make my life"*. We try to grasp this complex and protean personage dynamics by one of his unknown and salient aspects: his relationship with women. He had a compulsive sexuality, moved by a craving and preferring anonymous relationships. The repetitive resort to sexual sensation for calming the feeling of sickness gives his sexuality an addictive character. We can spot perverse mechanisms in his discourse about that point.

Key words

Addiction – Compulsive sexuality – Perversion.

ne donne plus de sens à la vie qu'un homme qui vit avec une femme... Être deux, c'est pour moi la seule unité concevable". Plus encore, nous interrogerons le point de contradiction qui amène cet homme, qui tient un discours moral et dénonçant les injustices, à avoir recours, sur un mode addictif, à des relations sexuelles avec des prostituées dont certaines sont mineures.

L'homme officiel

Le personnage de Gary présente de multiples facettes. C'est la figure de l'écrivain qui est passée à la postérité. Mais Gary connut une vie éblouissante. Campons le portrait de l'homme officiel.

Roman Kacew, ou Romain Gary, d'origine russe, naît à Vilnius en 1914. Il arrive en France, accompagné de sa mère, à l'âge de 14 ans. Il fait ses études à Nice puis à Paris. Il s'engage dans l'aviation en 1938. En juin 1940, il rejoint la France libre. Capitaine à l'escadrille Lorraine, il prend part à la bataille d'Angleterre et aux campagnes d'Afrique et de Normandie de 1940 à 1944. Il sera fait Commandeur de la Légion d'honneur et Compagnon de la Libération. Il entre au Ministère des affaires étrangères en 1945. Il est porte-parole à l'ONU de 1952 à 1956. Il sera Consul général à Los Angeles. Pendant la guerre, entre deux missions, il écrit *Éducation européenne*, traduit en 27 langues. *Les racines du ciel* reçoit le prix Goncourt en 1956. Il se donne la mort – longuement et minutieusement préméditée – le 2 décembre 1980. Il est âgé de 66 ans. Quelques mois plus tard, on révèle qu'il est aussi l'auteur des quatre romans signés Émile Ajar dont l'un fut récompensé du prix Goncourt.

La parole d'une mère

On ne saurait interroger la dynamique de la personnalité de Gary sans considérer en premier lieu le personnage capital de l'histoire de sa vie, sa mère. En 1960 – dans *La promesse de l'aube* – l'écriture romanesque de Gary prend un accent plus directement autobiographique. Il livre un écrit sur sa mère, alors que depuis la mort de celle-ci, selon les témoignages, il n'avait pu se résoudre à parler d'elle avec quiconque. Pour son ami François Bondy (1), le portait que dresse le livre est étonnant car la personnalité de cette femme était exceptionnelle. Il tient à témoigner que telle qu'elle apparaît dans le livre que lui a consacré son fils, telle il la connût, d'une naïveté enfantine et en même temps d'une présence littéralement écrasante.

Le livre relate les déménagements, les revers de fortune, la précarité de leur situation matérielle mais qui n'altèrent en rien la conviction de sa mère, qui élève seule son fils, dans les prédications grandioses qu'elle établit au sujet de l'avenir de celui-ci : "Tu seras un héros, tu seras général, Gabriele D'Annunzio, ambassadeur de France". Gary témoignera que cela fut "un fardeau de devoir me frayer une vie entre des mots aussi lourds". Actrice déchue, sa mère avait rêvé d'être une grande artiste, et souhaite trouver quelque procédé qui les mène, son fils et elle, "à la gloire et à l'adulation des foules". Il sera grand écrivain. Un "titan de la littérature française" ne peut porter un nom russe. Pendant six mois, et alors que rien du grand œuvre n'est encore ébauché, il passe des heures entières chaque jour à essayer des pseudonymes. Son vrai prénom, Romain, lui paraît assez satisfaisant. Mais ce qui l'insatisfait dans le choix d'un pseudonyme, c'est son incapacité à exprimer la virtualité de tout ce qu'il sent en lui.

Le père, une figure fugitive

Le nom russe – Kacew – dont il doit se défaire n'est pas celui de son père. Ses parents se sont séparés alors qu'il était en bas âge. Son père, qu'il vit en de rares occasions, est une figure évanescence de l'enfance, celle d'un visiteur, assis dans un fauteuil, les jambes allongées, qui porte sur lui un regard étrange, d'une clarté et d'une fixité légèrement inquiétantes. Gary le reconnaît car il l'a vu au cinéma. Ivan Mosjoukine fut une vedette de cinéma célèbre jusqu'à l'avènement du parlant. Gary fréquentera les cinémathèques pour revoir ses vieux films. Il y joue toujours des rôles de héros romantique et de noble aventurier ; il sauve des empires, triomphe à l'épée et au pistolet. Gary rapporte qu'il en "sort en frémissant" à l'idée de tout ce que sa mère attendait de lui.

L'homme aux différents visages

Gary fut un être mouvant, insaisissable, elliptique. Il était selon ses proches un personnage entremêlant imaginaire et réalité, un "menteur né" qui s'inventait des histoires et se fabriquait des chapitres qui, s'ajoutant à d'autres chapitres, finissaient par faire des livres. Il aimait à se donner différents visages, tantôt avec barbe, tantôt avec moustache, puis sans barbe ni moustache. Dans un restaurant, il s'asseyait face à l'entrée, pour être assuré d'être vu. Il aimait être remarqué, fêté, adulé. Il avait le souci de ce que les autres voyaient de lui, pour le lui révéler et tenter de mettre ainsi fin à ses doutes et à ses angoisses. Gary était une obsession pour lui-même. Un ami qui l'accompagne pour l'achat d'un stylo plume de luxe rapporte qu'avant d'en trouver un à sa main, il en a essayé peut-être une douzaine, chaque test consistant à écrire plusieurs fois son propre nom.

Telles sont les contradictions de cet homme souffrant, dont la première épouse, Blanch (2), rapporte qu'il lui dit : "je me déteste tellement que j'accepte douleur et malheur". C'est d'un manque fondamental dont il s'agit et que Gary porte en lui lorsqu'en référence à sa mère, il énonce dans *La promesse de l'aube* : "Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu" ; ensuite vous passez votre vie "à mourir de soif auprès de chaque fontaine". Cette soif inextinguible, Gary, homme couvert de femmes, ne parviendra à l'apaiser durablement auprès d'aucune de ses conquêtes. Aucune de celles-ci ne parviendra à le distraire de son sens aigu de l'inanité de tout. Cette phrase de Gary marque également ce qui fut le caractère d'impasse, radicalement insatisfaisant, de ses rapports avec les femmes bien qu'il ressentit de façon lancinante l'impérieuse nécessité de rapports sexuels itératifs. Il traitera dans plusieurs romans du thème

de la frigidité féminine. Ses exégètes ne manqueront pas d'y voir l'expression d'une problématique personnelle.

Une sexualité addictive

Gary est "boulimique". Il plonge dans la nourriture et le corps des femmes, et il dévore, goulûment, sans rien goûter. *"Ce n'était pas tellement un bon amant, dit Lesley Blanch, sa première épouse. Il était trop pressé..."*. Gary a passé sous silence son propre comportement – une sexualité de type accumulatif et anonyme –, ne l'a ni revendiqué pour lui-même ni recommandé aux autres. Ce comportement était en contradiction criante avec ses "valeurs". Il le niait même, explicitement et tranquillement : *"J'aime les femmes. Mais si 'l'homme à femmes' est celui qui va d'une femme à l'autre, alors non. Je suis totalement monogame. Complètement monogame"* (1).

Blanch nous dit autre chose, à savoir qu'il avait *"un tic nerveux sous la ceinture"*. Elle repère les dimensions du manque et de la dépendance : *"Il était très agité ; s'il n'avait pas accès à une femme, il était complètement malade, comme un ivrogne qui n'a pas trouvé d'alcool"* (1). Ce qu'elle précise par ailleurs, c'est la place prépondérante de la fonction sexuelle dans l'économie générale du personnage et l'incidence sur ses capacités créatives : *"De façon ou d'autre, l'impulsion sexuelle était sa force motrice. C'était aussi un besoin névrotique qu'il lui fallait satisfaire immédiatement ; sinon, disait-il, c'était son écriture qui en souffrait. Parfois cela semblait être une drogue miraculeuse qui le stimulait et l'apaisait à la fois"* (2).

Des rapports anonymes

Gary a recours à la prostitution, à des relations sexuelles impersonnelles, avec des femmes pour ainsi dire "génériques". Des femmes recherchées pour cet usage : *"l'abolition de soi, cette noyade, la danse anonyme de l'espèce où l'individu perd ses contours, sa spécificité, et n'est plus que chair-en-général, toute vibrante de désir-en-général"* pour reprendre l'analyse de Houston dans un article intitulé "Gary, corps et corpus". Il y a néanmoins deux pré-requis. Il faut qu'elle soit belle et jeune. De plus en plus jeune... Houston livre cette interprétation : *"Une femme jeune et belle, c'est le fantasme de la pureté originelle. Du monde d'avant le monde, hors langage. Du silence. Auprès de la femme jeune et très belle, il est loisible à l'homme mûr de ne plus penser, ne plus se souvenir, ne rien savoir au contraire..."* (3).

Gary privilégiait l'étreinte muette et anonyme. Il charge le personnage Fosco Varga dans son roman *Les enchanteurs* de s'en expliquer : *"La chose vraiment épouvantable, lorsque*

les heures enivrantes ont épuisé vos forces, c'est que "l'adorable objet de vos flammes", pour parler comme Pouchkine, se réduit brusquement à un être humain ! Lorsque j'étais jeune et lorsque "l'être humain" se révélait ainsi dans mes draps, se mettait à penser à haute voix et essayait même de communiquer avec moi, il me suffisait de lui clore les lèvres par un baiser et de le serrer à nouveau dans mes bras pour que "l'être humain" disparaisse et que l'on se retrouve entre amants". Gary, l'humaniste, préfère ne pas voir l'être humain – le parlêtre, pour reprendre la formulation lacanienne – en la femme avec laquelle il fait l'amour.

Le discours pervers, le mythe de la pureté

Ainsi va-t-il assouvir cette prédilection de l'étreinte muette le plus souvent avec des prostituées. Dans ses livres, Gary leur rend hommage. Depuis la petite Zoia dans *Éducation européenne* jusqu'à Madame Julie ou Lila dans *Les cerfs-volants* et l'inoubliable Madame Rosa dans *La vie devant soi*, les prostituées garyennes incarnent toutes les qualités les plus prisées par l'auteur : ironie, lucidité, générosité infinie. Elles ne sont pas malades, déprimées, frappées, exploitées, humiliées. Elles sont disponibles, gentilles et, au fond, très heureuses de faire ce qu'elles font. Gary est incapable de penser la prostitution en termes d'oppression et d'inégalité. Cet "impensé" apparaît comme une tâche aveugle dans le développement de ses idées humanistes. Plus encore, dans la soixantaine, il risque plusieurs fois des ennuis judiciaires pour avoir eu des relations avec des prostituées mineures.

Son discours relatif à une prétendue pureté de la sexualité et de la prostitution étonne. Citons : *"À côté des aberrations intellectuelles, scientifiques, idéologiques de notre siècle, toutes celles de la sexualité éveillent dans mon cœur les plus tendres pardons. Une fille qui se fait payer pour ouvrir les cuisses au peuple me paraît une sœur de charité et une honnête dispensatrice de bon pain si l'on compare sa modeste vénalité à la prostitution des savants prêtant leurs cerveaux à l'élaboration de la terreur atomique"*. Selon Gary, en comparaison de *"la perversion de ces traîtres à l'espèce, nos élucubrations sexuelles, vénales ou non, ... prennent toute l'innocence d'un sourire d'enfant"*. La figure de rhétorique qui introduit ce fallacieux effet de comparaison apparaît sommaire chez cet écrivain de talent, ou encore perfide, c'est-à-dire perverse.

Addiction et perversion

Adès et Lejoyeux indiquent au sujet de l'addiction sexuelle qu'*"aucune des addictions comportementales n'a donné lieu à*

autant de discussions et de controverses, tant la sexualité est un comportement complexe” (4). Il est d’usage d’identifier comme types d’addiction des conduites qui ne rencontrent pas entièrement les critères de Goodman. Il s’agit de troubles que cet auteur considère comme ayant “des traits addictifs marquants”. Il précise même : “Pour l’objet de cette discussion, il est suffisant d’observer que l’addiction équivaut à dépendance plus compulsion” (5). Nous nous trouvons ainsi autorisés à qualifier d’addictive la sexualité de Gary. Une telle qualification, quelque soit sa pertinence, suffit-elle à circonscrire ce qui se trouve en jeu de cette conduite ? L’addiction sexuelle présente cette particularité, parmi les autres addictions, de mettre en jeu directement, d’impliquer un partenaire.

Selon Jeammet (6), la solution addictive semble permettre de sortir du dilemme de la relation narcissique en présentant l’objet addictif comme un pseudo-objet à mettre sous emprise. Mais l’impossibilité d’introjection transforme cette solution en une contrainte à la répétition. Cette dimension de mise sous emprise s’applique à tout objet addictif, mais elle prend une signification singulière lorsqu’il s’agit d’un objet humain. Pour McDougall (7), quand d’autres personnes sont utilisées d’une manière “boulimique” ou “éthylque”, c’est-à-dire comme moyen de dispersion affective et en tant qu’objet à maîtriser, cette “addiction” peut prendre la forme d’une sexualité addictive où l’autre risque d’être réduit à un objet, son statut de sujet – précisons : comme être de langage – étant rejeté au second plan. Il s’agit d’un mode de relation sexuelle qui met en exergue la sensation au détriment de l’échange humain véhiculé par le langage. On met là l’accent sur un point qui ne ressortit pas en premier lieu du concept clinique d’addiction comportementale : la question du rapport au langage.

On a noté que Gary ne souhaite pas que son partenaire sexuel s’éveille à la parole. La disqualification de la parole – au profit de l’étreinte muette – est aussi celle du langage et de la loi symbolique qui régit les rapports entre les humains. C’est toute l’ambiguïté du discours garyen de tenter, en en appelant à des principes moraux qui vitupèrent les idéologies totalitaires du siècle, de suborner la loi, celle qui rend amoraux ou illégaux le commerce des femmes et la pédophilie. Cette attitude de défi par rapport à la loi symbolique est l’un des éléments qui caractérise la position perverse.

Il est frappant que cet écrivain subtil produise un discours qui juxtapose des contradictions aussi voyantes que celle existant entre la défense d’idéaux humanistes et la soit-disant innocence de la prostitution. Cette tendance à la coexistence d’idées contradictoires est à notre sens la marque d’un clivage intrapsychique tel qu’il se présente

dans la perversion. Cette méconnaissance des contradictions aussi voyantes d’une telle position subjective favorise le développement d’une pseudo-dialectique de la justification des pratiques sexuelles de Gary qui tend à produire un démenti de la loi symbolique.

Conclusion

Régies par les dimensions de la dépendance et de la compulsion de répétition, les conduites sexuelles de Gary présentent un caractère addictif. Il y a pour lui la nécessité d’en passer par la sensation pour apaiser un sentiment de malaise interne qui menace notamment ses capacités créatrices. C’est même une certaine “pureté” physique de la sensation qui est requise et exigée par Gary pour atteindre à cet état de soulagement. En ce sens, tout échange de parole qui viendrait à nouer une relation singulière ne contribuerait qu’à contrarier le processus. D’où le recours à un partenaire anonyme, traité comme un objet. Ce point particulier, l’exigence d’une pureté de la sensation – corporelle –, caractérisant le phénomène addictif, implique ce traitement particulier de l’objet que l’on retrouve dans la perversion. Les accents singuliers du discours de Gary concernant la prostitution dévoilent par ailleurs les aménagements pervers de sa personnalité. La logique du développement du discours de Gary nous amène à apercevoir les liens entre l’addiction sexuelle et la perversion : la compulsion à recourir à des conduites sexuelles “anonymes”, c’est-à-dire hors langage, a pour corollaire un traitement pervers de l’objet sexuel auquel est refusé le statut de sujet. ■

J.-P. Rondier

Romain Gary et les femmes. Un appétit insatiable, un discours contradictoire

Alcoologie et Addictologie 2008 ; 30 (4) : 81-84

Références bibliographiques

- 1 - Huston N. Interview de Lesley Blanch. In : Tombeau de Romain Gary. Arles : Actes Sud, 1995 : 54, 42.
- 2 - Blanch L. Romain, un regard particulier. Arles : Actes Sud, 1998 : 143.
- 3 - Huston N. Gary, corps et corpus. In : Cahiers de l’Herne, Romain Gary. Paris : Éditions de l’Herne, 2005 : 275.
- 4 - Adès J, Lejoyeux M. Les drogués du sexe. In : Encore plus ! Paris : Odile Jacob, 2001 : 199-226.
- 5 - Goodman A. Addiction: definition and implication. *Br J Addiction* 1990 ; 85 : 1403-1408.
- 6 - Jeammet P. Les conduites addictives : un pansement pour la psyché. In : Le Poulichet S. Les addictions. Paris : PUF, 2000 : 93-108.
- 7 - McDougall J. Néobesoins et solution addictive. In : Éros aux mille et un visages. Paris : Gallimard, 1996.